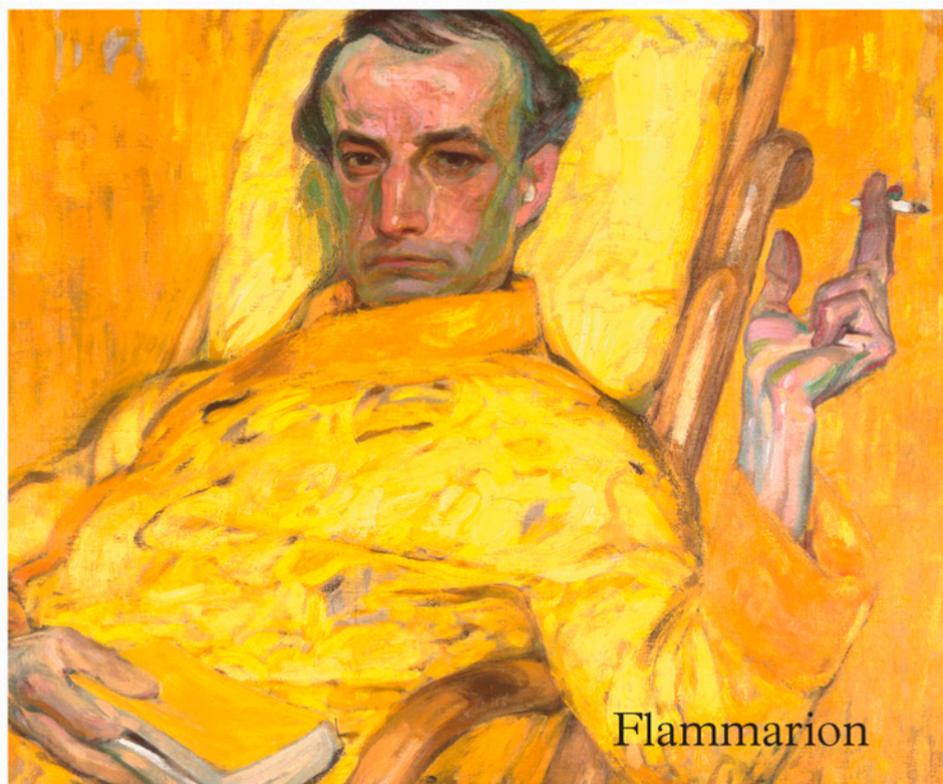


Léa Simone Allegría
Le Grand Art



Flammarion

Le Grand Art

*Léa Simone
Allegria*

Paul Vivienne a tout vendu. Le commissaire-priseur a dispersé des palais entiers, des bols en argent, des vieux machins que l'on fait briller depuis des siècles. Le testament du Roi-Soleil et des machines à coudre. Des momies d'Égypte avant que l'on interdise le commerce des macchabées.

Aujourd'hui, la partie lui échappe. Il ne maîtrise ni les réseaux sociaux, ni les enchères en ligne. Terminé le théâtre ; plus d'histoires à raconter. Paul Vivienne rejoint ses ombres. Jusqu'à ce qu'il découvre un mystérieux retable au fin fond d'une chapelle toscane. Vivienne, le désabusé, a une épiphanie : il tient son dernier coup. Son ultime chef-d'œuvre. Un tableau d'église, vraiment ? À l'heure où l'on s'arrache les Koons et les Basquiat ? Pour s'offrir une dernière gloire, ou peut-être pour séduire la redoutable experte à son côté, il lui faut à tout prix identifier ce maître inconnu de la Renaissance. Alors que l'obsession dévore Vivienne, le tableau prend son indépendance.

Artiste, mannequin, galeriste à Paris et à New York, Léa Simone Allegria fait de l'art son terrain de jeu. Loin du corps (Seuil, 2017) explore la fabrique des muses et des modèles. Le Grand Art est son second roman.

Flammarion

Le Grand Art

DU MÊME AUTEUR

Loin du corps, éditions du Seuil, 2017.

Léa Simone Allegria

Le Grand Art

roman

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction d'Élisabeth Samama.

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0814-9167-0

PREMIÈRE PARTIE

*La mort dans nos métiers
est un heureux événement.*

Maurice Rheims

1.

Le matin, tout est encore possible. Il parcourt les gros titres en attendant le serveur. « Le consentement des mineurs en cas de relation sexuelle fait débat. » On s'en fout. « Le tireur de Las Vegas... » D'accord. La petite qui a disparu, Harvey Weinstein, *Blade Runner 2049*. Ah. C'est cette semaine ? On s'en fout, il faut encore qu'il sorte en DVD. Marée noire, fin du monde, baleines suicidaires, un Basquiat chez Sotheby's... Ah non. Ah ça non. Paul Vivienne éprouve une sorte de répulsion quand il tombe sur des articles liés à son milieu. Écœuré, il détourne les yeux du journal – vers la réceptionniste de l'entrée, qui a un prénom allemand, comme Grent, ou Grund, mais qui est charmante. Boutonnée jusqu'au cou dans une chemise près du corps. Entre les deux boutons qui couvrent sa poitrine il y a un trou à travers lequel on peut apercevoir son soutien-gorge. Paul attend que leurs regards se croisent, puis il lui sourit. Ses mains tournent lentement les pages

Le Grand Art

— elles s'immobilisent au « Carnet du jour » : la rubrique nécrologique. Ah ! Là, on se sent chez soi. Là, on commande son café. Le garçon attend. « Vous avez fait votre choix ? » Un crème, un croissant. À la table d'à côté, un couple petit-déjeune. Paul aime le bruit feutré des cuillères contre les tasses, l'air hébété des clients qui doucement se réveillent. « Merci, Hector. » Le jeune homme plie les genoux et s'apprête à tourner les talons.

« Ah, heu, Hector ?

— Monsieur ?

— Vous avez des nouvelles de madame de Hautefeuille ?

— Oui, monsieur, Madame nous a quittés, elle est à Megève. »

Paul hausse les épaules. Madame nous a quittés, point. Madame nous a quittés, point barre, madame n'est plus de ce monde. Madame est morte. Voilà ce qu'il aurait aimé entendre. « Merci, Hector. » Il regarde les arbres du jardin à travers la fenêtre. C'est ce qu'il aime ici, à l'hôtel Saint-James, cette vue sur le parc, le jazz en fond sonore, et le sourire de Grunt, ou Grint, la réceptionniste. Alors. Les morts du jour. Un bon petit café. *Michel de Saint-Aubin, Saint-Cyr, promotion Extrême-Orient*. Les enfants vous invitent à la messe. Paul survole *Demain dès l'aube* ; il connaît par cœur tous les poèmes de circonstance. Son préféré, c'est *L'Adieu* d'Apollinaire. Celui qu'il voudrait lire sous

Le Grand Art

son propre nom le jour de sa mort. Très bien, ça, Saint-Aubin. *Et quand j'arriverai je mettrai sur ta tombe* – sur ta tombe, sur ta tombe, le vers vole, et ben voilà. Je vais encore l'avoir dans la tête toute la matinée. Il sort son calepin de sa poche intérieure. Sur la couverture de cuir sont frappés trois D en lettres dorées. C'est un cadeau de sa première femme. Enfin, première... c'est la seule. Sa seule femme, sa femme. Son ex. Quelles fleurs ? Il note : *Saint-Aubin, Maison Lachaume*. Rue du Faubourg-Saint-Honoré – Proust y passait chaque jour accrocher un cattleya à sa boutonnière. Ce n'est pas le geste qui compte, c'est le prix du bouquet. Il mord dans son croissant en parcourant distraitement les autres décès de la page. Des noms sans histoire. Maurice Vuibert, Jeanne Dupont née Fourier, Corinne Vincent. Po, po, que du beau monde. Il enlève ses lunettes et se frotte les yeux. Il boit une gorgée chaude, regarde autour de lui ; il attend. Corinne Vincent. Un nom qui ressemble à cent autres. Combien y a-t-il de Corinne Vincent sur terre pour qu'elles meurent tous les jours au petit déjeuner, avec mon café-crème ?

Après le journal, qu'il replie soigneusement, il consulte Instagram. Il appuie directement sur la tête d'Arnaud Rivette – c'est sa recherche la plus fréquente, elle apparaît en premier. Une tête d'imbécile entourée d'un cercle rose. Une addiction terrible,

Le Grand Art

Instagram. Terrible, terrible, Paul époussette les miettes sur son costume,

Arnaud Rivette

Auctioneer, environmentalist, artist, DJ.

3 314 publications, 192 K abonnés, 3 314 suivis.

Une symétrie si parfaite qu'elle ne peut être que volontaire. Sale type. Quel con. Ah tiens, il en a posté une nouvelle. Il carbure, le mec. Un hublot, des nuages, et ce hashtag énigmatique : #gipsylife. Pff... T'as rien de gipsy, mon grand. Tu voyages en première. Mets-nous #gipset à la limite, gispy-jet-set, c'est le nouveau hashtag qui paraît-il va contenter tout le monde. Paul se force, car désormais son travail, c'est aussi Instagram. Votre *feed* Insta, c'est votre vitrine. La jeune femme de la com l'a encouragé à *avoir une patte* – ça peut être un filtre que vous utilisez chaque fois, un cadre, un thème. Il faut créer sa marque de fabrique. Rivette joue les divas. Paul a choisi le détail d'une œuvre, d'un tableau, boutons de manchette, marteau d'ivoire, coup de pinceau, alors là coco on adore. Les dessous du monde de l'art en petites coupures. Il regarde autour de lui – Grunt au téléphone, les chaussures vernies d'Hector, le couple à côté, les miettes du croissant par terre, ses propres mains, épaisses et larges, dont la peau semble flotter comme s'il portait des gants. Que poster. Que poster ? Sur la table son café vide et le *DDD* qui brille sur le bleu roi du

Le Grand Art

carnet de cuir ; il appuie sur « + », et il shoote. Deux fois, trois fois, il recommence. Il faut que ce soit bien droit. Gros plan sur les lettres. Il écrit sa légende :

Death, Divorce, Debt.

Son fonds de commerce. Ça marche aussi en français, Décès, Divorces, Dettes, mais en anglais tout sonne mieux. « Publier. » Au même instant le téléphone se met à vibrer – *Me Lombardi*, notaire de Rome. Il soupire, murmure « M'emmerde » entre ses dents, puis prend sa voix la plus enthousiaste :

« Ah, mais c'est mon Beppe ? *Come va ?* »

Nouer des liens d'amitié avec les plus grands notaires d'Europe, ça fait partie du métier. Beppe et moi, on a tapé des centaines de balles dans les Dolomites. Des centaines de balles. *Allore ?* Alors à Rome un homme est mort, il reste une veuve. Elle doit tout liquider. En dehors du territoire italien de préférence. Très bien, très bien, je vois... Ils avaient un château en Toscane : *Castel Vecchio*. Joli, se dit Paul en recopiant le nom sur son carnet. Un nom de château pour une vente, c'est un aphrodisiaque. Les acheteurs s'imaginent convoiter un morceau de splendeur éteinte, un bout de noblesse, et quand ils gagnent, ils emportent avec eux un fragment d'histoire. On est toujours ravi d'assister à la chute d'un grand. Ce n'est pas tant l'objet qui fait monter les prix – c'est sa provenance. Posséder le cendrier d'un prince

Le Grand Art

déchu, ça excite. Et puis... Comment elle s'appelle, ta veuve ? Les femmes endeuillées sont ses clientes favorites. D'ailleurs, son ex-femme était une veuve. Il écrit *Odorantes* à côté de *Castel Vecchio*. Le fleuriste de la rue Madame. Ce dernier a renommé la commande de Vivienne « le bouquet aux veuves » : une composition d'œillets blancs et de chrysanthèmes, avec une rose au milieu. La rose rouge de l'Amour vainqueur. Lombardi raccroche, il fait suivre par mail les infos pour les funérailles. Allez, *ciao, ciao*. Paul enverra son clerc – faire sa cour aux enterrements, c'est sympa au début, mais c'est comme tout, on se lasse.

En sortant du Saint-James, il fait un détour par le jardin des Tuileries : ses chaussures sont pleines de poussière. Les forains démontent les manèges, la fin de l'été secoue les branches, enfin, se dit Paul, enfin voilà l'automne. Place Colette, il tourne dans la rue Saint-Honoré en sifflotant son air de prédilection, *La Marche de la rivière Kwai*. Ah oui, tiens. Une petite course – l'affaire de quelques minutes. Dans la poche de son costume, il tâte un objet rond métallique : une boîte de caramels. Il entre chez Delamain ; la plus ancienne librairie de Paris. Le gérant se prénomme Bruno, et aujourd'hui c'est sa fête. C'est une tradition de bientôt dix ans : depuis le jour où Bruno l'invita pour le thé à Louveciennes, où il lui présenta une Vénus anadyomène en bronze

Le Grand Art

d'Alexandrie, que le commissaire-priseur estima à 220 000 euros. Au bas mot. Ce n'est pas le chiffre qui compte, mais quand même. Paul se sent des droits sur cette sculpture. Il y a investi des kilos de caramels, et pas n'importe lesquels, parce que Bruno est un connaisseur : les caramels russes de chez Petrossian. « Promis, c'est pour bientôt. Bientôt, je vous la cède, laissez-la-moi encore un petit peu, vous comprenez j'y suis très attaché – elle appartenait à ma mère – mais c'est pour vous, c'est promis mon cher Paul, mon Paul... Paul... Ah tenez, j'ai pensé à vous, vous l'avez, celui-là ? » Le libraire lui tend un livre qu'il gardait bien au chaud derrière le comptoir : *Tric trac du ciel* d'Antonin Artaud, nouvelle édition, regarde-moi le travail. La finesse des pages. Et attends ! Avec des dessins inédits. Les deux hommes partagent le même amour pour la poésie française – un cadeau pour un cadeau, c'est une manière de se sentir honnête. Bruno soupire. Sur la boîte de caramels, il contemple avec un petit pincement le bateau Petrossian. Paul lui fait la bise. « Allez, à plus tard. » Bruno dévisse lentement le couvercle. Sa Vénus en bronze, sa Vénus anadyomène, sortant du bain, il l'a vendue. Il y a huit ans. Il ne pouvait pas faire autrement, à l'époque, le fils d'un écrivain qui débarque chez lui presque par hasard et qui tombe en adoration devant la sculpture. N'importe qui aurait fait pareil à sa place. Le fils détenait les droits de toute l'œuvre du père. Ça colle

Le Grand Art

aux dents. Tu parles d'un plaisir coupable, se dit-il en laissant fondre son bonbon préféré dans sa bouche, tandis qu'il observe le commissaire-priseur s'en aller derrière la vitre, gai comme toujours, son bouquin sous le bras, sifflotant son air de prédilection.

Paul salue d'un signe. Ah, mon Bruno... Je sens qu'il est à deux doigts de craquer. Les affaires marchent moins bien, le monde des livres, ça se casse la gueule. Une bonne chose de faite. Il passe devant le Conseil d'État en regardant le Louvre : des jeunes avec des pancartes se battent pour leurs droits sous les statues monumentales de l'aile Richelieu. Ils hurlent un slogan que Paul ne comprend pas. Il s'engouffre rue de Valois, peu fréquentée, toujours à l'ombre. Les réverbères attendent le soir comme des sentinelles.

L'hôtel des ventes se trouve au centre de la petite place de Valois, pavée de pierres fines, entourée d'immeubles, animée seulement par les quelques tables du café Les Invendus. Ni arbres ni trottoirs. Paul est ici chez lui. Chez lui comme la pierre, comme la pluie, comme les pigeons. Tout de suite en arrivant sur la place, les lettres gravées jaillissent du fronton : AUCTIONÈS. Une adresse au charme confidentiel – nous respectons l'anonymat de nos collectionneurs. Les portes de verre s'ouvrent automatiquement. L'agent de sécurité demeure immo-

Le Grand Art

bile, les mains derrière le dos. Des colonnes de marbre à fût cannelé s'élèvent jusqu'au plafond. Au centre de la pièce, dans une vitrine, l'objet du mois tourne sur lui-même : un revolver. Six coups de calibre 7 millimètres. « Le coup de feu le plus célèbre de la littérature », l'arme avec laquelle Verlaine tira sur Rimbaud, estimée entre 50 000 et 60 000 euros. Paul se dirige vers l'escalier. En haut des marches, un groupe scolaire visite l'établissement. C'est une nouvelle idée du fils Becquerel : visites des primaires et des collégiens, stages de fin de troisième, conférencière gratuite. Une tactique pour amadouer le ministère de la Culture. Il se fraye un chemin en bousculant quelques élèves, qui notent sur des cahiers à spirales des phrases à la volée : *la première vente aux enchères date de 146 av. J.-C. : les Romains s'y sont disputé les trésors pillés des cités grecques.* Pardon mesdemoiselles, pardon – coup d'œil à la conférencière, c'est la même que d'habitude. Quelconque. En l'an 7, explique-t-elle, l'empereur Auguste institue une taxe de 1 % sur les ventes, qui monte à 4 % quand il s'agit d'esclaves. Les élèves notent : *les ventes sont alors désignées sous le nom d'auktiones, que dirige un auktionator.*

C'est moi. Écartez-vous les enfants. *Auktionator* depuis l'an 7. Sauf qu'entre-temps on a légèrement augmenté la taxe. Paul dépose son calepin *DDD* sur le bureau d'Agnès, sa secrétaire, qu'il surnomme intérieurement Tête-Creuse. Ah, on est déjà vendredi ?

Le Grand Art

C'est portes ouvertes : estimations gratuites. Les foules viennent présenter à ses clerks leurs bibelots à la queue leu leu. Des anonymes sont entassés dans l'antichambre au milieu des plantes : Agnès a la main verte. Avant, Paul donnait lui-même ses consultations. On repartait son ordonnance en main, dépossédé de son petit paquet, parce qu'il avait le don de vous convaincre. Il vous toisait. Capable de reconnaître ceux qui étaient décidés à se séparer de leur bien rien qu'à leur façon de défaire l'emballage. En passant, il observe leur mine, leurs ongles, la coupe de leur costume. La vieille a un sac pourri, le blanc de son crâne tire sur le violet, mais elle a une certaine allure. Et son parfum ? Approchez-vous : sentez-la. J'en étais sûr, madame. *Shalimar* de Guerlain. C'est du propre. Faites attention : ici nous pesons autant les hommes que les choses. Un sens quasi divinatoire de la cote. Vous savez, on finit par comprendre la mécanique. Après trente ans de service et quelque cinq cent mille coups frappés sur les tribunes, on refait toujours la même vente. On évalue les mêmes bricoles. Certains objets prennent de la valeur, d'autres en perdent. Aujourd'hui le monde se fout du Napoléon III – il n'y a pas si longtemps, on se l'arrachait. L'Art déco, pareil. Une époque en chasse une autre. En ce moment, c'est le Scandinave. Les œuvres signées, les *designers*. T'inquiète pas, objet, ton temps viendra. On tourne en rond.

Le Grand Art

« Ah, Maître, vous qui savez tout... »

Un type se lève. Ah non, non, pas aujourd'hui. Pas moi. Agnès ? Où est-ce qu'elle est ? Attendez, allez voir ma secrétaire, moi j'aimerais bien mais là non, je ne peux pas, je suis très occupé. Allez voir Agnès, on va s'occuper de vous. Le visage du type se décompose, il est manifestement déçu, j'y peux rien, moi, attendez, pardon, laissez-moi passer.

En refermant la porte de son bureau, Paul est pris au piège. Brusquement le matin tombe. Le matin s'écroule. La pièce n'est pas sombre mais elle en a l'air. Aucun bruit. Rien ne bouge. Tout est comme d'habitude. Il salue son Utrillo d'un regard – *Place du Tertre par temps de pluie* – puis il avance doucement vers son Maillol ; il caresse le sein de la statue : une femme sans tête, grandeur nature. Tous les matins, c'est le même cirque. Impossible d'y échapper. Il entre dans son bureau comme dans l'appartement d'un mort. Il donne un prix à tout ce qu'il voit, machinalement. Ce presse-papiers, là... Combien ? Rien. Le prix de la fonte. Les rais de lumière, la fenêtre. Les feuilles volantes. Quelqu'un a vécu ici. On a fait de grandes choses ici. On a déposé là des montagnes de dossiers, des catalogues, des brochures, on a passé des nuits blanches. Il se laisse tomber dans son fauteuil. Il glisse. Un siège Eames en cuir noir. Il entend à nouveau l'agitation de ses grandes heures, son équipe, et Barbara, sa

Le Grand Art

femme, qui nous menait tous en bateau. Là, près du canapé, on a sabré le champagne. Et maintenant ? Quel silence ! Le temps semble flotter dans l'air, entre le parquet et le plafond, entre les bruits sourds, la poussière et le grand bureau. Dans quel livre était-ce ? Il y pense souvent : Patrick Modiano assure que les lieux gardent la mémoire de ceux qui les ont habités. *Une empreinte.*

Après avoir vérifié la popularité de son dernier post, (moyen), il ouvre le premier tiroir devant lui et en sort un paquet de pépites de tournesol. Il n'a pas la patience de les décortiquer – il mâchouille les coques qui se collent à ses lèvres. Les filaments de pépites s'éparpillent sur ses genoux avant de s'immiscer dans les rainures du parquet. Il lance une partie d'échecs en ligne sur son portable. Lorsque j'entre chez les gens, il ne reste que les meubles. Les bibelots sans âme. *L'empreinte* s'est évaporée depuis longtemps, peut-être même du vivant du propriétaire. Je ne sens rien. Je fais d'abord un tour d'ensemble, puis pièce par pièce, j'empile. Je ne sens que les chiffres. Les objets sont inertes et ne rappellent rien. Son cou s'enfonce dans le col de sa chemise. Se laisser bouffer par le fou, le roi, la reine, les carreaux de l'échiquier. Rouler sur soi-même. Trois ventes par semaine, cent soixante objets par vente, quarante-cinq secondes par objet.

J'ai tout vendu. Des palais entiers, des plats, des bols en argent, des vieux machins que l'on fait

Le Grand Art

briller depuis des siècles. On astique, on ne s'en sert pas. Même les choses ordinaires, l'estrade a le pouvoir de les transfigurer. Des lampes, de la vaisselle antique, des pièces de monnaie. Ils passent, ils repassent. Les objets reviennent toujours. J'ai vendu des Rembrandt qui avaient appartenu aux Habsbourg. Le chapeau que l'Empereur portait à Wagram. Des momies d'Égypte avant que l'on interdise le commerce des macchabées (dommage, ça partait bien). Des machines à coudre, le manuscrit du *Rouge et le Noir*, le parfum de Marilyn, des danseuses de Degas, des choses du monde entier, vestiges de tout et de rien, le testament du Roi-Soleil, des armoires à glace, tout est parti. Le dernier Dodo. On sentait si bien la salle que l'on finissait toujours par s'accorder en rythme. Un sourire... Un petit doigt qui se lève, et je les tenais. Échec au roi. Les objets comptent peu ; ce sont les mythes qu'ils transportent. Notre métier est de les polir. Inviter au voyage, à l'imaginaire, tu tombes sur une *Verseuse pour le thé avec son réchaud en cuivre rouge et jaune*, et là tu te dis, mais que c'est beau. Le nom chante. *Une verseuse*. Elle a bravement traversé les siècles (le cartel indique 1880), on voit déjà la servante, la maîtresse, la céramique ancienne, blanche et bleue, les odeurs de campagne. On ne vend pas la verseuse, on vend la femme qui verse. Le filet d'eau claire symbole de tempérance. Si je vous disais *Théière en laiton, état d'usage*, elle resterait des mois sur leboncoin sans

Le Grand Art

trouver preneur. C'est notre charme. Sur le catalogue, les clerks disposent les pièces de manière à donner l'impression qu'elles cohabitent depuis toujours. On appelle ça *les arrangements*. On raconte des histoires. Trois ventes par semaine. Des centaines de milliers d'objets. Échec. *Vous qui savez tout...* Foutez-moi la paix. Je ne sais plus rien. Au-dessus de sa tête, les élèves visitent la grande salle d'Auctionès – la salle 1. Leurs pas dérangent ses pensées. Et puis Rivette est arrivé avec ses idées neuves, ses baskets blanches, avec son Instagram, ses enchères en ligne et sa révolution digitale. La maison a changé d'état d'esprit : désormais on se veut sélectif. Une vente par semaine en moyenne, *de prestige*. Quel con, ce type. Il a tué l'hôtel des ventes. Voilà ce qu'il a fait. Il a tué l'hôtel des ventes. Bim. Il n'y a plus personne dans les salles ; ils sont tous derrière leur écran. Rivette fait son show devant la caméra, tout est retransmis en direct, et maintenant, on enchérit comme sur eBay. Moi, ça me paralyse. On ne rêve pas de la même façon derrière un ordinateur. Mat. Le téléphone sonne. À chaque coup de fil, une lueur d'espoir. Et si c'était l'appel que j'attendais ? L'appel qui me rendrait le goût des choses ? Un Matisse, un Van Gogh, le collier de la reine... Enfin, j'attends... Mais qu'attendre encore ? Les œuvres sont devenues des chiffres. Une étiquette. La valeur, le cours du temps, la balance, Paul Vivienne mesure tout à son insu comme sur les scènes de genre

Le Grand Art

hollandaises, où le peseur d'or évalue la marchandise. Au moins, un téléphone fixe, c'est déjà plus attrayant qu'un nom qui s'affiche sur l'écran d'un portable. Avant, on entretenait le mystère.

« Oui ? Ah. Madame Dubreuil. Oui. Non. Non. Non, je vous l'ai... Non. Non, madame Dubreuil, je vous répète que malheureusement, votre tableau n'est pas un Modigliani. Ce-n'est-pas-un-Mo-di-glia-ni. Oui, j'en suis sûr. Eh bien oui, appelez donc un confrère, je vous donne même un numéro, si vous voulez. »

Paul s'enfonce un peu plus dans son fauteuil. Elle appelle tous les mois pour que je vienne chez elle authentifier une copie héritée de sa mère. Elle dit que maman n'aurait jamais pu lui mentir, mais madame, ta mère non plus n'en savait rien. Pauvre dame. Combien de déplacements inutiles ? Dès le premier rendez-vous j'étais sûr de perdre mon temps, elle habite dans le 15^e. Un mauvais terrain de chasse. Bien sûr que ta mère ne t'a pas menti, ma cocotte, et vous les vieux, vos petites tasses, vos petites soucoupes, vous les aimez parce que vous vous efforcez de ne pas les briser de génération en génération, mais je vous assure, elles ne valent rien. Eh. Je vous jure. Faites le tri. Arrêtez d'entasser, vous avez l'air malade. Le vison décati, donne-le. Débarrasse-t'en. Fais de la place. On m'appelle pour dresser l'inventaire, et à la fin de la journée le contenu de toute une vie ne dépasse pas les

Le Grand Art

2 000 balles. Alors je gonfle un peu, je triche, pour ne pas trop vexer. Ils sont là, sur le palier, l'homme et la femme, très polis, ils attendent que je parte, et dès que la porte se referme, ils se regardent et ils se disent « T'as senti la magouille ? » Ils imaginent que mon estimation est volontairement basse : tous les croque-morts sont des voleurs. Des petites puces dans leur cercueil.

À travers la fenêtre Paul observe les passants traverser la place. Il croque une pépite. Deux pépites. Les pas du groupe scolaire, les paquets dans l'anti-chambre, la poussière, il se sent tomber, et dans sa chute il fait des ronds. Une feuille morte. Bientôt l'heure du déjeuner – aux Invendus avec un type qui veut m'inviter parce que ça lui fait plaisir, mais qui manifestement a besoin d'un service. Je ne regarderai pas la carte. Je commanderai le tartare au couteau. On parlera d'abord de moi. « Alors, et toi ? Où tu en es ? » Moi je fais acte de présence. J'attends que ça passe. Je ne fais plus de vente, non, non, plus personne ne vient. Plus de recherche non plus... Ben non, on la fait pour moi, maintenant. Et les dîners, les galas ? Oui, oh tu sais... Quand c'est pas trop loin. C'est bien, de voir des gens. Il faut voir des gens. Prendre des nouvelles, montrer qu'on est là, qu'on existe encore. Le type demandera s'il peut m'être utile. « Ah c'est pas facile, hein. » Ce qui est bien c'est qu'il le fera avec tact. Il dira qu'il « a du pif », il prédira que le métier va dispa-

Le Grand Art

raître. Tu ne peux rien pour moi, fiston. En revanche, puisque t'insistes, je peux bien trouver un stage à ta petite nièce qui a toujours aimé l'art. Attends c'est bête, t'avais franchement pas besoin de te déplacer pour ça. Il suffisait d'appeler Tête-Creuse. Paul déboutonne les deux premiers boutons de sa chemise. Le tartare au couteau. Il pose sa main contre sa poitrine. Plus les minutes passent et plus l'envie d'annuler devient oppressante. Se dérober au monde, se tapir dans son coin et faire le mort. Caresser le sein glacé d'une femme sans tête. Ce rendez-vous, comme tous les jours, est une asphyxie. Le tartare au couteau. Il commence à écrire un texte – le terme « déplacement » lui paraît trop formel. Où irait-il ? Il tape *Castel Vecchio* sur Google. À deux heures de Florence, dans le Chianti. Une déferlante d'images surgit dans les actualités. À la une – *Corriere della Sera*. Benvolio Cassai est mort assassiné, affaires louches, dettes de jeu, règlement de comptes. Pègre. Omerta. Enterrement à Castel Vecchio, château de famille. Paul s'éveille. Le château d'un mafieux, ça change tout. Il imagine une montagne d'œuvres volées ; une collection cachée, de l'argent sale, blanchi, transformé en Renoir. Et doucement la joie revient. Il se surprend lui-même – l'espoir ne le déserte jamais tout à fait. Des jours, des semaines, des mois de creux. Et sans prévenir, d'un coup, la curiosité le retrouve. Qu'est-ce qu'il aimait, ce mort ? Qu'a-t-il entassé dans son château ?

Le Grand Art

Mon vieux pardonne-moi je dois partir c'est une urgence, impossible de m'y soustraire, on m'appelle. Castel Vecchio. Un château du Chianti comme une plaie béante. Des quatre coins d'Europe, les vautours se mettent en route. Ne suis-je pas, moi aussi, un vautour comme un autre ? Dites ? Tête-Creuse ? Agnès ?

« Maître ?

— Ça va ?

— Euh... Oui ?

— Bon. Bon. C'est bien. Trouvez-moi un Paris-Florence. En première. »

2.

J'avais un bateau à voile, *Le Barbe*, qui mouillait dans la baie d'Ajaccio. Je l'ai vendu quand ma femme est partie. À cause des souvenirs dont il était infesté. Et puis à cause des blagues – *Barbe* a pris l'eau. *Barbe* a mis les voiles. Taisez-vous. *Barbe* a quitté le navire. Le vide, le silence, ses talons contre le parquet. Et puis ce qui est bien, c'est que ça fonctionne dans toutes les langues – *ha tagliato la corda*, elle a coupé la corde. Ça, c'est mon ami Giovanni, le directeur de la Biennale, qui me l'a faite. *Das Weite suchen* – chercher le lointain. Et quoi encore ? *Abuecar el ala*. Gonfler l'aile. Mes contacts du monde entier ont pu participer au naufrage. Les expressions se sont entassées les unes sur les autres. Je ne peux pas leur en vouloir, c'est moi qui amorce la blague. « Et ta femme ? » Paf, ma femme, c'est comme mon voilier. Je ne peux pas m'en empêcher. Ah, mon bateau, c'est *La Barbe*. Et ça les fait rire. Que leur dire ? Ma femme ? Elle est partie... Non,

Le Grand Art

ça n'a pas duré longtemps, vous avez raison, vous faites bien de le souligner. Oh non, pas quelques mois, quand même, un peu plus, deux-trois ans, oui, c'est vrai que le temps passe vite. (T'as qu'à voir ta tête, t'es plus la même, madame.) J'ai entendu ses pas – clac, clac, clac, qu'est-ce qu'elle portait ? Des bottines. Des bottes. Quelque chose qui claque. Et puis la porte – bam. La porte d'entrée. Ce n'est pas le geste qui fut violent ni le bruit. La violence a eu besoin de temps pour se répandre. Ce fut le silence, le silence épais qui pénétra mon corps. J'étais dans la chambre, assis sur le lit. L'oreille tendue. (Quand on habite sur les quais, le problème, ce sont les mouettes. Elles ne vous foutent la paix qu'à la nuit noire.) Je n'osais pas bouger. J'ai pensé à l'ouverture du Septième Sceau dans l'Apocalypse de Jean. *Quand l'Agneau ouvrit le Septième Sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.* Je me suis dit que je n'avais qu'à attendre. *Environ une demi-heure.* Le temps de la grâce, suspendu, quand le salut est encore possible. Le moment de la délibération entre le ciel et la terre. Le Juge suprême recueille les avis de son tribunal avant de prononcer son arrêt définitif. Elle peut changer d'avis ; retourner sur ses pas, remonter. Il me faut attendre. Si je tiens jusqu'au bout de cette demi-heure, elle reviendra. Elle sonnera à la porte comme les trompettes du Jugement dernier. J'essayais de la sentir. Je pensais que, peut-être, elle

Le Grand Art

était descendue chez Berthillon. Elle avait eu besoin d'air. Voilà, de l'air ! Je l'imaginai choisir son parfum. Elle prend du temps parce qu'elle est indécise. Elle fait des combinaisons bizarres. Pistache ? Ananas-pistache ? Oh, non, ma chérie, tu vas pas prendre ananas-pistache, comment pourquoi, mais parce que c'est dégueulasse. Je me voyais marchant à côté d'elle dans la rue Saint-Louis-en-l'Île, la tenant par la taille, moi petit, elle immense. J'ai essayé de me souvenir de la dispute ; des reproches. Les mots bouillonnaient autour de moi sans que je parvienne à les saisir. Barbara est douée avec les mots, c'est son métier. Écrivain. Écrivaine. Je la soupçonnais d'ailleurs de puiser dans notre débâcle l'essentiel de son prochain roman. Alors ? Quoi encore. Qu'est-ce qu'elle a. Qu'a-t-elle dit. Qu'est-ce qu'on disait – sa voix me parvenait de loin, l'instant d'avant se superposait au silence, au brouillard, et déjà je ne l'entendais plus. Elle était hors d'elle, et puis, tout à coup, elle est devenue calme. Elle voulait emporter mon Cézanne, « période couillarde ». Ce tableau lui rappelait un jour heureux, m'expliquait-elle, un jour d'il y a des années. Ouais, c'est ça. Moi aussi, ça me rappelle un jour heureux. Le jour où j'ai emporté la mise bien en dessous de sa valeur de l'époque, par un très astucieux tour de passe-passe. Le type contre moi dans la salle est devenu fou. Fou. Tu fais ce que tu veux mais tu prends pas mon Cézanne.

Le Grand Art

« Paul, c'était un cadeau, tu me l'as offert.

— Je l'ai offert à *ma femme*. Tu ne veux plus être ma femme, c'est toi qui décides. »

Nous étions redoutables. Elle avait rangé ses arguments en file indienne, et elle me les assénait, les uns après les autres. Comme des fléchettes. Je les ai sur le bout de la langue. Je n'ai plus le détail. Une vaste confusion, de l'amertume, l'impression floue d'avoir tout raté. Mais raté quoi ? Elle dit que je serai mieux seul. Elle dit que si l'on n'avait pas emménagé ensemble, on serait encore ensemble.

« Ah oui mais alors ça c'est ta faute, c'est toi qui as insisté. Moi je voulais pas. Je t'ai toujours dit que j'étais contre. »

C'est elle. Elle avait voulu s'appeler Mme Vivienne et habiter quai Voltaire au milieu des mouettes. Elle avait fait campagne pour ça, activement, et j'avais fini par céder. Je t'avais prévenue. J'étais contre. On était beaucoup plus heureux quand elle vivait chez son défunt mari et que l'on se voyait en cachette. À la fin, quand elle a pris son sac et qu'elle a fourré dedans ses affaires de voyage et sa boîte à bijoux, je lui ai demandé de rester. Je l'ai peut-être suppliée, même. J'avais changé d'avis – comment ? Pourquoi ? Je m'étais habitué. C'est alors qu'elle m'a parlé du type et du lac de Constance. « Ça va nous faire du bien, à tous les deux. » Lui et toi ? Non. Toi et moi. Je ne me souviens plus comment nous sommes arrivés à la topographie exacte, peut-être l'ai-je pous-

Le Grand Art

sée à bout, elle a fini par avouer. « Il n'a rien à voir dans tout ça. » J'ai saisi mon iPad qui traînait sur le lit et j'ai ouvert le dossier *Collectionneurs*. C'est Tête-Creuse, ma secrétaire, qui a pris des cours d'informatique et qui m'a tout mis sur une carte interactive. J'ai zoomé sur l'Europe centrale en écartant le pouce et l'index, jusqu'à la frontière de l'Allemagne et de l'Autriche, en plein dans le mille, lac de Constance. Les petites maisons de mes collectionneurs apparaissent en rouge. Il y en a trois. Barbara m'a dit que j'étais ridicule ; je ferais mieux de me concentrer sur nous, sur son départ. J'étais fou. Je me suis mis à rire. Tu l'as forcément rencontré à un cocktail, un vernissage, à un dîner, n'est-ce pas ? J'étais là, alors. J'étais là quand tu l'as rencontré. Je l'ai accusée de faire son marché parmi MA LISTE de clients. MES CLIENTS. Alors allons-y. C'est lequel. Lequel des trois. Pas le premier, c'est une vieille bique. Pas le deuxième, c'est un comte, marié à une comtesse. Ah, d'accord. Je vois. Original, ma belle. Un banquier suisse. C'est tout ce que t'as trouvé. Un petit con de banquier suisse. À son air défait j'ai compris qu'il n'y avait pas d'issue. Mais réponds-moi, enfin, c'est bien ça, c'est le banquier ? Tu te rends compte de ce que t'es ? C'est à ce moment-là, à ce moment précis, qu'elle a décidé de partir. Je lui ai donné l'élan. Furieuse, elle a remonté son sac sur son épaule, elle s'est accrochée à l'anse avec ses deux mains : « Non, qu'est-ce que

Le Grand Art

je suis ? » J'ai hésité. In extremis, j'ai changé la fin de ma phrase.

« Une caricature. »

Paul monte lentement, lourdement, les escaliers de son immeuble. À chaque palier, un dieu niché dans une alcôve – Vénus, Mars, Diane chasseresse. Il souffle. Bientôt, il devra s'arrêter entre deux étages. Attention à la dernière marche : le marbre est fendu. C'est bien beau, les immeubles classés, mais c'est tout un cirque pour la moindre réparation. Regarde où tu mets les pieds. Il partage son palier avec un Bacchus monumental, à cheval sur un âne, tenant entre ses bras une corne d'abondance. Il dépose son chapeau et son écharpe sur la console de l'entrée, puis courbe le dos pour ramasser le nouveau numéro de *Burlington Magazine*. L'appartement est éclairé d'une lumière orange – Maria, la femme de ménage, a laissé la lampe Henningsen allumée. L'or du paravent japonais fait miroiter ses reflets éteints. Les geishas sont de sortie. Le parquet craque. Il s'assoit sur le canapé de cuir sombre, il dépose son iPhone X sur la table Giacometti. Ses gestes sont lents. Il est épuisé par la paresse, la mollesse du jour, l'inaction comme un ver dans une pomme. « Je suis crevé », se dit-il. Près de lui sous la lampe, *L'Implorante* de Camille Claudel tend ses bras désespérés, il la regarde et lui murmure « Oui, oui, ça va, ça va... » Coup d'œil vers la table : Maria a dressé le repas

Le Grand Art

devant sa place habituelle. Paul tente de reconnaître la carte posée à la verticale à côté du verre. Il plisse les yeux. C'est le Menu carte blanche en quatre étapes de chez Septime, livré à domicile. Il n'aime plus dîner dehors. Il aime dîner seul et s'essuyer les doigts dans les plis de la nappe, devant une série qu'il regarde sur sa tablette.

Il enlève ses Berluti, qu'il laisse traîner sur un tapis tissé à Mossoul, il y a cinq siècles. Il boit du vin sans s'en rendre compte. Après avoir dîné, il porte sa tablette dans sa chambre en même temps qu'il se déshabille. Il dépose ses vêtements sur l'un des deux fauteuils Alba par Gustavo Pulitzer pour Arflex, une chaussette, puis l'autre, il s'agrippe au cuir blanc du dossier. Les murs sont hauts. Cy Twombly, Albert Marquet, Delaunay mari et femme. Le goût du temps est à l'éclectisme. Il se force à se coucher. Il lit, joue aux échecs sur son portable. Son lit *king size* est garni de coussins comme à l'hôtel. Au pied du lit, un coffre en bois ouvragé du XVII^e siècle contient des plaids en cachemire. Il regarde son lustre, son dressing, sa console. Le marbre de la salle de bains dont la porte est entrouverte. La bibliothèque remplie de poètes et de livres d'art, et les formes obliques d'une statue contemporaine – le nom de l'artiste lui échappe. Les rideaux fermés tombent jusqu'au sol, des étagères Charlotte Perriand portent sa collection d'antiques. Des têtes de femmes. Il est trois heures : il éteint

Le Grand Art

la lumière. Il ronfle sous l'œil bienveillant de son Cézanne période couillarde, et dans son rêve, il dort dans une pièce vide.

3.

Les grillons font tinter les herbes. Plus personne n'a vu le corbillard. Il a charrié la marche noire jusqu'au cimetière, sur la colline, dans un sillon tordu par les nœuds de la route. Le chauffeur a dû reprendre le chemin de Rome. Ou peut-être est-il resté là-haut, garé devant l'église. Peu importe : c'est fini. La veuve ne cligne plus des yeux. Ses jambes de goélette sont habillées de collants opaques, ce qui par la chaleur est une marque de contrition. Le garçon qu'elle tient par la main sort de l'enfance ; c'est son fils unique, Vittorio. Au près d'eux, la grand-mère sur sa chaise et les deux frères du mort – ceux qui ont repris les parts de la boutonnière – accompagnés de leur femme et de leurs enfants. Benvolio Cassai, grand magnat du bouton, adorait les photos de famille. En sa qualité d'aîné, il se serait mis au centre. Il aurait toisé l'objectif de son œil de pigeon, rond et fier, et contre son ventre énorme sa femme aurait semblé maigrelette. C'est comme s'ils l'attendaient.

Le Grand Art

Toute la famille au garde-à-vous sur les marches du perron. Les derniers rayons les zèbrent d'orange. Les invités affluent, d'abord au compte-gouttes, puis en ruisseau. Vittorio reçoit des baisers sur les joues. Les voitures s'alignent le long de la route en file indienne : plus on est en retard, plus on marche. Et la pente est raide.

Paul Vivienne a loupé l'enterrement. Il se gare d'un coup sec, pac, ça crisse, il coupe le courant, la musique s'arrête. Quelques endeuillés lui jettent un regard noir, il enlève ses lunettes de soleil et se recoiffe avec les mains. Le château s'élève derrière une rangée de cyprès entre champs et vignes. Il n'a jamais été très campagne, mais la Toscane, c'est différent. Lentement parce qu'il fait chaud, il se joint à la foule, noire et voûtée, à flanc de colline. Il sort l'invitation de sa poche intérieure. Carton grainé, silhouette du château estampillée au centre. Une vieille aide un homme à enfiler sa veste de costume, « Mais attends, mais attends ! » il ne trouve pas le trou de la manche. Paul franchit le porche en plein cintre. Bordé de lavande des deux côtés. Qu'est-ce qu'ils nous racontent, la disparition des abeilles... Il y en a plein, là. Castel Vecchio est plus petit que sur les photos. C'est un château du Moyen Âge dont les fondations remontent au XIII^e siècle, bossage brut, propriété des Cassai depuis 1899. La famille n'a pas bougé ; elle est envahie peu à peu par l'ombre oblique, l'ombre qui monte et qui les coupe en